



Avertissement

Les deux nouvelles publiées ici,
– *Le vent dans la montagne* de Lise Rebattu, qui a également écrit
la page de transition « Retour »,
– *Le passage* de Serge Stolf,
ont été distinguées par un jury d’auteurs au cours des Journées du
livre à Barcelonnette.

Ces journées sont organisées depuis 1983 par l’Association culturelle
de la vallée de l’Ubaye « Sabença de la Valeia », Connaissance de la
Vallée.

À l’occasion de la reprise en 2004 des 10^e Journées, placées sous la
présidence d’Honoré Bonnet et animées par Édouard Ripert, un prix de
l’écrivain débutant, appelé « Opera prima », a été lancé, s’adressant à
tous les candidats, sans condition d’âge, de résidence et de nationalité.
Il s’agissait d’écrire une œuvre d’imagination sur le thème des journées :
« Vivre au cœur des Alpes... Traverser les Alpes et les frontières... »

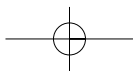
La récompense du premier prix ex æquo, associant Lise Rebattu et
Serge Stolf, est cette édition bilingue. Les textes ont été écrits en français
puis traduits en italien par Emanuela Nanni.

Les autres textes sont publiés par la Sabença, ceux des enfants de
l’école primaire dans son bulletin « Toute la Vallée ».

La présente édition est assurée par une collaboration et un cofinan-
cement de l’Association Sabença.

Par la suite, d’autres œuvres de fiction sur le thème de la montagne,
proposées soit par des débutants soit par des écrivains confirmés, pour-
ront être éditées par les PUG dans cette collection, en collaboration
éventuelle avec des associations et institutions.

Michel Carraud





Le vent dans la montagne

Lise Rebattu

I

« Rien, non, absolument rien ne peut expliquer cela ! »

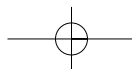
Il était six heures, le soleil commençait à se lever. L'équipe de recherche, partie près de deux heures plus tôt, venait de découvrir la chose la plus irrationnelle qu'elle ait jamais vue. Les hommes avaient suivi les traces qui les avaient menés, après une traversée de la crête, jusqu'au Pelat.

Elles étaient nettes dans la neige fraîche et poudreuse et, à côté des creux des grosses chaussures, il y avait celle, plus petite et ronde, d'un bâton. On pouvait voir les endroits plus difficiles où leur auteur avait glissé; des empreintes plus profondes marquaient les lieux de pauses.

Par endroits des traces de lièvres variables, de lagopèdes, de chamois ou de renards se croisaient, concerto des passages de sauts et d'envols d'habitants hors du temps des hommes. Le paysage était blanc. Le sol, le ciel, tout était uniforme. Seules, quelques parois, trop abruptes pour que la neige y tienne, affichaient une couleur brune, comme marquées par les mots sombres d'ombres atonales, et tranchaient nettement avec toute cette clarté qui forçait à fermer à demi les yeux.

Soudain, au sommet, là où le paysage se dévoile, libéré de tous les obstacles de la proximité, là où l'immensité montre son vrai visage, celui de l'éternel inconnu, là où l'esprit enfin se libère pour épouser le silence infini – le berceau des rêves –, les hommes s'étaient figés, parcourus d'un sursaut. Ils s'étaient consultés du regard, mais aucun n'avait rien dit. Certains s'étaient frotté les yeux, croyant rêver. Ils venaient de se heurter de plein fouet à l'impossible. Tous observaient la brève surface du sommet et un mutisme profond. Puis Thomas avait poussé avec colère cette exclamation.

C'était lui qui, la veille au soir, avait réuni l'équipe. Il avait entrepris les recherches empli du courage de celui qui ne sait qu'espérer et ne pouvait admettre que l'incroyable ait fait irruption dans sa vie. Son mariage avec Anaëlle était prévu pour la semaine suivante. Il était heureux, d'un bonheur léger et partagé qui lui semblait fait pour perdurer, et voici que tout le fondement de ses joies disparaissait





LE VENT DANS LA MONTAGNE

brutalement. Et d'une façon... On pouvait se croire dans une de ces histoires que la jeune fille inventait et qui mettaient en scène des situations aussi invraisemblables que celle-ci et auxquelles même leur jeune auteur ne parvenait pas à trouver de fin. Mais en ce présent, c'était bien la réalité qui venait imposer son invraisemblance. Et la réalité se doit de se trouver d'elle-même une explication rationnelle. Et pourtant, ici... Les sommets trop rapprochés empêchaient toute possibilité pour un hélicoptère de se faufiler. Aucun oiseau n'aurait été assez fort... Pas de crevasse non plus...

Thomas s'épuisait dans ces réflexions et l'effroi devant le manque de solution le gagnait. Son esprit remonta dans le passé, il le laissa y voyager. Il revit sa rencontre avec Anaëlle, un soir au milieu d'une foule, dans un croisement de regards. Et puis leur longue découverte mutuelle, leurs échanges silencieux de ce qui ne se dit pas, les merveilleuses rencontres après chaque séparation. Il revit son regard, à la fois songeur et rieur, sa main qu'elle aimait à glisser furtivement dans la sienne. Enfin, ils étaient revenus dans sa chère vallée pour se marier, peu de temps avant... cela. La jeune fille aimait la solitude. C'était ce goût qui la poussait à partir pour de longues marches dans ce paysage qu'elle aimait tant décrire. Mais elle aimait parler aussi. Elle racontait avec emphase ses escapades, ses songeries. Sûr, si elle avait été là, elle aurait imaginé une cause à cette disparition. Oui, mais justement, elle n'était pas là. Et elle avait disparu.

Thomas se tira de sa rêverie. Il regarda les traces du plus loin qu'il pouvait les voir. Il y avait maintenant, à environ un mètre des pointillés fins qu'elle avait laissés, les marques de leur groupe, qui formaient presque un chemin tant ils avaient piétiné la même neige les uns après les autres. Il gravit à nouveau la pente avec elles jusqu'au Téton, puis suivit l'arrête Nord du Pelat, et enfin le sommet. On voyait qu'elle avait dû s'arrêter quelques instants sur un rocher avant de reprendre sa marche. Et là, juste devant lui, les traces fines s'arrêtaient. Net. Le pas d'avant, il y avait un petit trou, celui d'après... Il n'y avait pas de celui d'après. La neige avait gardé sa forme lisse. Pas même un dérapage, un arrêt. Pas même un pas sur le côté. Rien. Le miroir indolent des cristaux de neige ne reflétait que lui-même.

